

LE

# MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

### Renseignements divers, description des Toilettes.

Malgré les puériles ennuis qui, pour certaines personnes gâtées par le sort, deviennent de véritables souffrances, malgré les chagrins bien réels des autres, et les joies de quelques-unes, la vie poursuit son cours immuable et non interrompu, sans que ces joies successives ou ces cuisantes douleurs qui semblent devoir en bouleverser le cours, aient même l'influence d'en modifier faiblement l'harmonie.

Ainsi, tandis que beaucoup de femmes vont demander à la *Scabieuse*, importante maison de deuil, ce cachemire, ce reps, ce parametta, étoffes spéciales fabriquées pour elles par les plus grandes manufactures de Lyon, ces paletots de drap cachemire, de veloutine garnie d'astracan, ou d'armure garnie de guipure, ces manchons, ces berthes et ces manchettes d'astracan, fourrure qui devient indispensable pour un deuil sérieux, cette lingerie si soignée fabriquée dans la maison même, rue de la Paix, 40, ces coiffures et ces chapeaux tout noirs, ou noirs et violets, noirs et blancs, ou violets et blancs; ces riches soieries noires, unies et façonnées, ces moires nouvelles à trois ou quatre chemins, ces taffetas façonnés genre broderies, pointillés, rayés ou quadrillés, ces soies gros grain, triple force, ces bijoux de jais, tout ce qui constitue enfin le deuil le plus récent, ou un deuil un peu moins rigoureux, en même temps, disons-nous, qu'on choisit en grand nombre dans la maison *Sarran*, tous ces objets qui, à un degré plus ou moins intense, éveillent des souvenirs pénibles, des jeunes femmes rieuses et élégantes se préoccupent de leur toilette pour le premier bal de l'hiver. C'est ainsi qu'une artiste de beaucoup de goût, madame *Pié-Horain*, dont nous avons déjà fait connaître les coiffures, livrait ces jours-ci à une charmante cantatrice une délicieuse robe de satin blanc ornée de deux volants de dentelle noire, recouverte d'une seconde jupe de dentelle relevée de distance en distance par des bouquets de rosés et de myosotis, à corsage et à manches à draperies, relevées de même, et accompagnée d'une couronne de roses et de myosotis admirablement disposée.

Une autre robe très remarquable, esortie de l'atelier la rue de Grammont, 27, est de moire antique noire à semé de feuilles rose de Chine, à jupe très ample et tout unie, mais faisant la traîne en arrière, à corsage plat attaché par de petits boutons noirs et roses, à ceinture noire brodée de feuillage rose de Chine, nouée à grosses boucles sur le côté et frangée d'un effilé à jours

rose et noir. Les manches larges, faisant un peu le coude, sont froncées dans le milieu, entr'ouvertes en arrière, et garnies de chaque côté de cette ouverture d'une dentelle noire. Le bord de la manche, doublée de blanc, est garni d'une barbe de ruban noir brodé, dont la frange à jours, noire et rose, retombe sur l'ouverture. En avant, la naissance de cette barbe est fixée par un nœud de petit ruban noir, et dans le haut de la manche est un jockey pointu garni d'effilés roses et noirs.

On continue à faire beaucoup de robes de deux nuances différentes d'étoffes unies. Une de ces robes, que la beauté d'une charmante brune faisait encore valoir, était couleur gris mousseline bordée d'un large biais de taffetas vert. Tout le haut du corsage était gris, et le bas, jusqu'à la hauteur d'un corsage décolleté, était vert. Les manches plates avaient un jockey et des poignets verts. Les agrafes de passementerie étaient des espèces de papillons gris et verts.

Une robe de moire antique noire était ornée de la même façon, avec des bandes de velours et des ornements de jais. La coiffure de madame *Pié-Horain* qui devait compléter cette toilette d'une sévère richesse, était un simple cache-peigne formé d'une large écharpe de tulle noir, nouée à très grosses coques et dont le milieu était maintenu par une double agrafe ronde de jais.

Les femmes distinguées adoptent cette année, avec une préférence bien marquée, les beaux pardessus de velours tout bordés d'un *rouleau* de queues de martre ou de tout autres fourrures à la mode. Ces pardessus sont d'amples manteaux sans ajustement avec de très larges manches, de véritables vêtements de femmes du monde, qui préfèrent le confortable élégant aux formes nouvelles créées par le caprice.

Cette nouveauté, qui a le cachet de simplicité riche de la véritable grande dame, a été mise en vogue par celles qui font leurs achats de fourrures dans la plus célèbre maison de Paris; c'est désigner la maison de la *Reine d'Angleterre*, si honorablement dirigée par M. *Bougenoux-Lolley*, rue Saint-Honoré, n° 249.

On y trouve un choix complet de fourrures les plus variées, de peaux de toutes sortes pour tapis d'appartements et de couvertures fourrées devenues un meuble indispensable pour toute personne qui a l'occasion de voyager. Ce qui assure à cette maison de la *Reine d'Angleterre* une place à part dans le commerce parisien, c'est qu'attirant par son installation d'un ordre supérieur une clientèle d'élite, elle sait la retenir et l'augmenter en se montrant avant tout une maison de confiance; et, possédant de magnifiques spécimens de ces fourrures de prix,



plus précieuses que des bijoux, elle sait établir pour les acheteurs, dont la condition est celle du plus grand nombre, des parures d'une valeur réelle qu'elle a le talent d'établir à des prix abordables.

Les coiffures toutes rondes de velours, de ruban découpé ou de dentelle ruchée, conviennent parfaitement aux jeunes femmes. L'une, qu'on admirait à une première représentation, sur une jeune personne dont le front pur et blanc était entouré d'une épaisse chevelure blonde ondulée, formait sur le front une natte bordée en dedans par une petite dentelle noire, et en arrière du chignon, une série de boucles entrelacées.

Une coiffure un peu catalane était une écharpe de tulle blanc tout uni, une large plaque de velours bleu bordé de jais et de velours faisant deux coques aplaties, des garnitures de tulle tuyauté sortant de chaque extrémité de cette boucle plate, et deux barbes de velours bleu garnies de dentelle retombant en arrière sur l'écharpe de tulle.

Dans les chapeaux, on marie toujours le noir au blanc, on emploie beaucoup les ornements de plumes, les barbes de dentelle et les chicorées de velours.

Un chapeau de tulle noir sur crêpe blanc se compose ainsi : un biais de velours noir tout autour de la passe, une blonde blanche, un rang de velours tuyauté en avant, plat en arrière, formant une sorte de petite fanchon, une dentelle noire à plat sur le fond jusqu'au biais de velours noir qui entoure le rond de la calotte. En arrière de cette calotte, au-dessus du bavolet de velours noir, un flot de blonde blanche à droite, et à gauche deux petits bouquets de plume blanche posés l'un sur la dentelle noire, l'autre sur le bavolet. Les brides sont blanches. Le bandeau est une double chicorée de velours bleu au-dessus des joues de blonde blanche. A la hauteur de la tempe droite est une rosette de dentelle noire.

Une capote noire coulissée est toute garnie de blonde blanche et de biais de velours ponceau. Le bord de la passe est clair, et au-dessus est un large nœud de velours ponceau dont le milieu est brodé d'une double plaque de jais et dont les bouts sont de dentelle noire.

Un chapeau de soie noire piquée a un bavolet et des ornements plats de velours Magenta, avec de gros boutons de jais noir.

Un autre est de velours épinglé blanc, à plis plats en éventail sur le devant, à bavolet uni. Une bande de velours noir forme sur la passe un double nœud surmonté d'un autre nœud de dentelle, le tout retenu par une grosse agrafe de jais, et entoure, plate, les côtés de la calotte. Le bavolet est surmonté d'une petite boucle de velours. Les brides sont blanches. Le dessous se compose de rosettes de blonde blanche, de coques de velours noir et de grappes de fruits Magenta.

Ces chapeaux, pris au hasard parmi beaucoup d'autres, portent tous ce cachet d'élégance délicate qui caractérise les œuvres de madame *Plé-Horain*.

En attendant l'ouverture des fêtes de l'hiver, les grands ateliers de fleurs sont occupés spécialement des ornements destinés aux chapeaux de velours. Ce sont surtout des plumes qui se posent le plus souvent en couronnes. Madame *Petit-Perrot*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin,

excelle dans ce genre d'ornement léger et vaporeux, de même qu'elle sait donner à ses fleurs l'exactitude et la vie de la nature. Nous avons admiré, entre autres, des primevères lilas et Magenta d'un excellent effet. Quelques coiffures de bal nous ont plu aussi infiniment.

L'une, toute en lilas blanc, coupée de distance en distance par des petites touffes de pensées de velours.

Une autre, de marguerites blanches formant diadème sur le front, et ce diadème se terminant de chaque côté par des touffes d'herbes faisant l'effet de franges. En arrière de cette frange est à gauche une branche de roses, puis de chaque côté un bourrelet de marguerites, et en arrière une branche retombante des mêmes marguerites.

Une autre coiffure de forme catalane en narcisses blanches, formant bandeau carré sur le front, a, de chaque côté de ce bandeau des touffes de laurier rose, puis des narcisses, et une autre touffe de laurier en arrière.

Les parures de mariée, jadis à peu près toutes uniformes comme fleurs et comme combinaisons, se varient beaucoup plus aujourd'hui, et madame *Petit-Perrot* les harmonise d'une manière parfaite avec la figure, l'âge, les goûts et la position de chaque mariée.

Nous en avons vu choisir plusieurs chez elle, toutes coiffant à ravir, ne changeant pas, comme cela avait lieu autrefois, la physionomie de la jeune fille qui la portait, mais en rehaussant les avantages.

Il s'en fait encore tout en fleurs d'oranger, mais dans d'autres la fleur d'oranger s'allie en petite quantité au lilas blanc, aux roses, aux petits narcisses, à la tubéreuse, à l'aubépine, à la clématite, toutes ces fleurs diversement associées entre elles et formant une foule de dessins différents.

Contrairement aux principes un instant accrédités chez nous par une fausse littérature, qui ne voyait la poésie que dans l'expression de la souffrance, on comprend aujourd'hui que la beauté et la distinction n'excluent nullement la santé qui est l'équilibre parfait de toutes nos facultés physiques, et qui, dans une certaine mesure, influe nécessairement sur la disposition de l'âme. Aussi regarde-t-on comme un devoir de suivre les prescriptions de l'hygiène, de même que d'obéir aux lois de la morale. On ne trouve donc plus ridicule les précautions prises pour éviter les rhumes et les maladies qui sont, comme les imperfections morales, des perversions de l'harmonie. L'Anglais, ce peuple qui comprend si bien le confort et le bien-être de l'intérieur, nous donne souvent l'exemple d'une recherche intelligente dans ces détails minutieux qui ont une action si directe sur la vie et sur la santé. C'est ainsi que sous leur ciel brumeux, qui est devenu le nôtre, ils avaient depuis longtemps reconnu l'indispensabilité d'un premier vêtement qui les mette à l'abri de l'influence directe des brusques changements de la température. Toutes les femmes, tous les enfants portent des guimpes décolletées ou montantes, froncées par une coulisse ou croisées sur la poitrine. La flanelle employée jusqu'ici pour cet usage est remplacée par un tissu mérinos et cachemire, plus souple, s'ajustant mieux sur le corps, doux au contact, inusable, et de moitié moins cher que la flanelle. Voilà



hien des titres qui la recommandent à l'attention de nos lectrices. Aussi, sommes-nous assuré que les mères voudront en essayer pour leurs petits enfants, et qu'elles ne se décideront désormais à exposer leurs filles aux dangers d'un bal que sous la sauvegarde de cette égide d'une nouvelle espèce. Elles trouveront ce produit anglais dans toutes nos bonnes maisons de nouveautés.

Dans la plupart de ces maisons on peut trouver, en la demandant spécialement, cette belle dentelle de Cambrai de MM. Ferguson, 40, rue des Jeûneurs, sous le nom de laquelle se vendent tant de dentelles complètement étrangères à son genre de fabrication. Celle-ci, semblable par le fini et la variété des dessins, à la plus belle dentelle de Chantilly, a la maille plus régulière et exécutée avec de la soie plus unie. Les volants pour robes de bal, et les jupes entières pour retomber sur ces volants, que vient de composer récemment la maison Ferguson, sont les plus séduisants que l'on puisse imaginer. La dentelle Lama, autre propriété de MM. Ferguson, qui en grande pointe ou en mantelet complétait si bien une toilette d'été, a eu cette saison un emploi non moins utile et moins gracieux. Les femmes du monde en couvrent leurs épaules pour faire leur entrée dans un salon.

A la ville, les grands manteaux qui se relèvent sur les bras, les paletots et les basquines n'excluent pas absolument le châle cachemire, très souvent utile comme transition de toilette, et en principe, indispensable dans toute garde-robe. Les châles fond noir, fond blanc, fond vert myrthe, bleu ou ponceau, ayant au centre un très petit espace uni, puis de doubles et triples bordures, n'offrent nulle part une variété plus grande, des couleurs plus riches, des tissus plus souples et plus moelleux qu'au Persan, 74, rue de Richelieu, où se rencontre sans cesse une clientèle distinguée et nombreuse. Quelques-uns des envois les plus récents faits par la maison de commission Lassalle et Cie, 37, rue Louis-le-Grand, qui se charge toujours de l'achat et de l'expédition de toute espèce d'objets et s'en acquitte avec un soin et un tact parfaits, sont : pour deux jeunes femmes, une longue redingote de drap noir demi-ajustée et croisée par devant, avec des revers de taffetas quadrillé noir et blanc, et la même redingote de velours avec revers de satin pensée. Pour une dame plus âgée, un grand manteau de velours impérial noir ouaté et doublé de soie, à petite pèlerine et à grandes manches.

Deux garnitures de fourrure, comprenant le manchon, la berthe et les manchettes, l'une de martre du Canada, et l'autre de petit gris ; plusieurs robes de taffetas noir unies ou lisérées de couleur, dont toute femme ne peut se dispenser d'avoir une, et plusieurs robes de moire antique grises, noires ou marguerite des Alpes, soit unies, soit à dessins Pompadour.

Si la beauté réelle est un don de Dieu, qu'il ne dépend pas de soi d'obtenir, la conservation et le développement de cette beauté ou son rapide déclin dépendent beaucoup du soin qu'on y apporte, et en particulier, du choix des objets de toilette dont on a l'habitude de se servir. Que de savons mal préparés durcissent et gercent la peau au lieu de l'adoucir, combien de pommades altèrent la séve des cheveux qu'elles ont pour mission de fortifier et

d'assouplir, que de cosmétiques et de fards rident et fanent la peau du visage après l'avoir fait briller un instant d'un éclat emprunté. C'est ce dont s'était bien rendu compte M. Violet, 347, rue Saint-Denis, lorsqu'il composait son *savon de Thridace*, en peu de temps arrivé à une réputation justement méritée et recommandé par tous les médecins.

Son *philocomé à la vanille blanche*, pommade fluidifiée aux huiles vierges, aussi distinguée par la finesse de sa pâte que par la douceur de son parfum.

La *crème Pompadour*, merveilleuse pour préserver la beauté du teint, et tant d'autres compositions de ce parfumeur et chimiste distingué.

A tous ces produits d'une supériorité spéciale, la maison Violet joint maintenant toute une parfumerie aux violettes de Parme, qui obtient un grand succès auprès des grandes dames les plus élégantes et les plus recherchées, et qui crée autour d'elles une atmosphère suave et délicate.

Nous venons de faire une découverte dont nous voulons faire profiter nos abonnées. Elles savent combien les sous-manches qui se portent sous les manches larges, qu'elles soient de crêpe ou de mousseline, se fripent, se roulent autour du bras et se mettent en vrilles sous un châle ou un mantelet, de sorte que si l'on va faire une visite on a honte en arrivant de ces manches qu'on a prises toutes fraîches en sortant de chez soi, et l'apparence du désordre s'introduit ainsi dans la toilette la plus recherchée. Nous connaissons quelques personnes dont les manches toujours bien unies, bien lisses, bouffant également sur le bras, nous paraissaient toujours une énigme dont le secret nous était inconnu. Aujourd'hui, nous l'avons pénétré et nous nous empressons de vous le révéler. Si les manches se maintiennent en un état si satisfaisant, c'est grâce à un petit appareil simple et ingénieux qui les développe et les maintient. Il se compose de petits ressorts d'acier du même genre, mais beaucoup plus minces que ceux des jupons, reliés ensemble en plusieurs endroits par des traverses en sens contraire. Ces petits cerceaux, on le comprend, forment des ballons larges à leur centre et allant en se rétrécissant jusqu'à chacune de leurs extrémités. Ces sous-manches, qui peuvent être tout à fait simples et primitives, se font quelquefois fort élégantes, avec des entre-deux de dentelle et des nœuds de rubans, et servent ainsi d'ornement à une manche très claire. Cette heureuse innovation, comme beaucoup de bonnes choses, nous est venue de la province, c'est la création de mademoiselle Volat, 47, rue de l'Horloge, à Moulins.

Mme Marie DE FRIBERG.



## GRAVURE DE MODES N° 618.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure-résille de ruban de soie gros grain n° 12, rouge Magenta. Garnie, en haut, d'une ruche de dentelle noire dans laquelle est piqué, un peu haut à droite, un petit nœud de ruban et qui se termine à gauche par une rosace d'or, avec trois grappes de fruits d'or et deux longs pans de velours noir brodés au milieu d'une étoile d'or.

Robe de taffetas rouge Magenta, broché d'un dessin noir et blanc (représentant un nœud noir avec une boucle blanche), ornée de lisérés noirs, de lisérés blancs et de dentelle noire.

Le corsage, à taille ronde, est décolleté carrément.

La jupe est taillée en *pointes* dans le haut des lés, elle est *lusquée* de façon que la longueur devant étant de 110 centimètres, celle de derrière soit de 140 centimètres.

Le corsage est garni d'une berthe de taffetas uni large de 10 centimètres, lisérée de noir en haut et de blanc en bas. Une dentelle noire borde le bas au-dessous du liséré blanc (elle a 5 centimètres de hauteur).

La jupe est garnie de trois bandes de taffetas uni larges de 12 centimètres, lisérées de noir et de blanc et bordées en bas d'une dentelle noire de 3 centimètres.

Les bandes du corsage et de la jupe sont disposées alternativement en trois plis tuyautés sur une largeur de 12 centimètres, et en une partie plate également de 12 centimètres.

Un entre-deux de dentelle noire, entre deux dentelles, est posé à plat sur la partie unie.

Ces bandes sont posées en forme de volant, c'est-à-dire cousues du haut et libres du bas, mais sans autre ampleur que celle de la jupe. On réserve 1 centimètre d'intervalle entre chaque rang de la garniture.

La manche est froncée du haut et froncée en bouillonnés dans le bas. Des bandes lisérées blanc et noir, et disposées comme celles décrites plus haut, mais larges seulement de 3 centimètres, sont posées en long sur la partie bouffante de la manche entre les bouffants.

Ceinture de taffetas, lisérée de blanc et de noir, et garnie d'une guipure sous le liséré blanc. Une broderie représentant une gerbe de fleurs noires nouées par une boucle blanche orne le bas de chaque pan qui est coupé carrément.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours vert orné de dentelle noire et garni dessous de fleurs de narcisse de velours vert à cœur noir, et de blonde blanche.

Brides de taffetas vert.

La passe de ce chapeau est un peu enlevée (sans exagération toutefois, car les passes *enlevées* et *avancées* sont fort mal portées), elle est toute de velours et unie, de même que le bandeau de calotte, le fond et le bavolet.

Une dentelle noire froncée couvre la passe. Une dentelle noire, posée à plat, vient sur le bandeau de calotte et retourne de chaque côté en dessous du bavolet.

Une bande de velours couvre le *piéd* de chaque dentelle. Cette bande passe sous un lien de velours qui est sur le chapeau et s'avance de chaque côté comme si elle retenait en arrière le bas de la passe, à chaque extrémité est un nœud de velours.

Le bandeau se compose de grosses fleurs de narcisse de velours posées isolément dans une ruche de blonde qui descend en encadrant les joues.

Brides de taffetas vert n° 30.

Robe de moire française, ornée de velours noir.

Corsage montant. Taille ronde. Manches plates avec une garniture formant des tuyaux à l'épaule. Brides de velours.

Jupe taillée en pointes à la taille.

Cette robe est ornée devant, du haut en bas, par des nœuds de ruban de velours noir n° 300. Les bouts de ces nœuds sont carrés et brodés d'un groupe de fleurs vertes.

De chaque côté du corsage de la jupe il y a un ornement de velours noir disposé en plis rapprochés les uns contre les autres.

Cet ornement, large de 5 centimètres dans le bas de la taille, monte, forme jockey, et retourne sous le bras, derrière. Ayant 10 centimètres de large à l'épaule, il se continue sur la jupe, partant de la ceinture où, large de 6 centimètres, il s'élargit graduellement jusqu'à 15. Il s'écarte sur le côté et retourne s'étaler en rond dans le bas. Un nœud de ruban n° 300 et à pans brodés retombe dans le vide que forme le rond,

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.





taille.  
 du haut en bas, par des cercles  
 6. Les boutons de ces ornemens sont  
 de leurs vertes.  
 le la jupe il ya un ornement de  
 suspendus les uns contre les  
 autres dans le bas de la taille,  
 sous le bras, derrière. Avant  
 de se tenir sur la jupe,  
 large de 6 centimètres, il est chargé  
 de l'écarte sur le côté et orné  
 de. Un bord de ruban et d'un d'é  
 vide qui forme le rond,  
 par abonnées trois publica-  
 tions PARISIENS. Parons nos-  
 dans les meilleures maisons  
 d'articles parvus parfaits.  
 COURTIAGE. — Les Portraits  
 ent, chaque mois, des Pe-  
 il après les gravures de Mon-  
 sieurs, Naudin, Viergeux,  
 et, Vastin, Costes de  
 et, et tout ce qui concerne la  
 La Légère Parisienne  
 ions de grandeur nationale  
 Impériaux: Bonnet, Camisoles,  
 eries, Fichus, Pantalons de  
 Les Modes de l'Époque  
 de la feuille couverte de Paris  
 différents vêtements de jupon  
 depuis le premier âge jusqu'à  
 ont rendus si coquets et si sé-  
 rieux sont accompagnés d'un  
 qui les soient parfaitement inté-  
 ressantes applications utiles, ac-  
 tuelles qui s'occupent spécia-  
 lement, mais encore dans toutes



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Crochettes de M<sup>me</sup> Bernard, r. de Rivoli, 112 — Modes de M<sup>me</sup> Plé Morain, r. de Grammont, 27.  
 Plumes et Fleurs de Tilman, rue de Richelieu, 107 — Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 1.  
 Rubans et Garnitures en Soie manufacturés de la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6.  
 Parfumerie Violet, f. de S. M<sup>te</sup> Impératrice, r. de Valenciennes, 1. — Chiffes p<sup>re</sup> Incallévent de Desvignes Rives et Co., r. Richelieu, 102.  
 Coiffes de la M<sup>me</sup> de Commaison Lassalle et Co., r. Louis le Grand, 27.

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, no. 10, Great Street, St. John's NEW YORK, Pines & Co. General Agents

MADRID P. J. de la Pena



Courrier de Paris.

... ce costume dont on parle beaucoup, ... le monde j'ai reçu des renseignements ... d'une authenticité irréfutable ... pas à Paris ; mais qu'importe ... parisiennes qui soient les ... que le vent de la nouvelle a sou ... allemande a apporté sur ses ... main, puisqu'il est Français ... pas, en faisant le poème ... arrive.

... Sophocles a réussi à faire p ... d'avait point songé à l'immense ... de Bertram. Or, du fi ... permet d'espérer qu'il grille au ... Faust est revenu ces ... ville d'Allemagne, on ... c'était être dans le pays ... est chose rare. Toute la noble ... au théâtre, et

... se lève et un personnage ... M. de Malborough ... reconnaît le régisseur et le ... Le régisseur salue trois fois, le ... que l'acteur qui devant ... disparu tout à coup, le ... Les rumeurs redou ... de tabouret ... et de quelques cris, ... par les spectateurs ... de la salle.

... se lève de nouve ... c'est-à-dire le régisseur, ... Quel événement s'est donc ... un si court espace de temps ... régisseur était plus pâle ... claquaient comme de ... en tremblant de la ras ... ces quelques mots au p

... arrivé à la minute, no ... et ne voulant pas dire son ... pour remplir le rôle de Bertram ... voir lieu.

... lui de parler, que le pauvre ... se pencha du côté opposé à ... les deux yeux du Bertram in ... lui. Peu important au public ... le nouveau chanteur ; peu lui impor ... derrière la toile ; aussi, sans plus ... régisseur, il battit des mai ... comme le bienvenu.

... plus belle, la plus saine et la ... se puisse voir ; digne de riv



### Courrier de Paris.

Voici une aventure dont on parle beaucoup, et sur l'exactitude de laquelle j'ai reçu des renseignements que l'on m'a assuré être d'une authenticité irréfutable. La scène ne se passe pas à Paris ; mais qu'importe ! Il n'y a pas que les histoires parisiennes qui soient les vraies. C'est d'Allemagne que le vent de la nouvelle a soufflé, et voici ce que la brise allemande a apporté sur ses ailes. M. Scribe, qui est né malin, puisqu'il est Français et vaudevilliste, ne se doutait pas, en faisant le poème de *Robert le Diable*, de ce qui arrive.

Faust, à qui Méphistophélès a réussi à faire prendre tant de formes, n'avait point songé à l'immense parti qu'il pouvait tirer du rôle de Bertram. Or, du fin fond des enfers, où tout permet d'espérer qu'il grille avec ses pareils à l'heure qu'il est, Faust est revenu ces jours derniers. Dans une petite ville d'Allemagne, on devait jouer *Robert le Diable*, et c'était fête dans le pays, où le spectacle, paraît-il, est chose rare. Toute la noblesse des environs s'était donné rendez-vous au théâtre, et la salle était comble.

Soudain le rideau se lève et un personnage tout de noir habillé (comme le page de M. de Malborough) apparaît, salue trois fois. On reconnaît le régisseur et les murmures commencent. Le régisseur salue trois fois, les bras pendants, et annonce enfin que l'acteur qui devait jouer le rôle de Bertram, ayant disparu tout à coup, le spectacle ne pouvait avoir lieu. Les rumeurs redoublent d'intensité, compliquées de bruits de tabourets, de portes fermées avec violence, et de quelques cris, inconvenants peut-être, poussés par les spectateurs déçus des parties hautes de la salle.

Mais presque aussitôt la toile se lève de nouveau ; le même personnage noir, c'est-à-dire le régisseur, reparait et resalue trois fois. Quel événement s'est donc passé dans la coulisse dans un si court espace de temps ? Toujours est-il que le pauvre régisseur était plus pâle qu'un mort et que ses dents claquaient comme des castagnettes. Il s'approcha donc en tremblant de la rampe et balbutia avec grand-peine ces quelques mots au public :

« Messieurs, un inconnu arrivé à la minute, nous ne savons de quel pays, et ne voulant pas dire son nom, s'est présenté pour remplir le rôle de Bertram. Le spectacle va donc avoir lieu. »

A peine avait-il fini de parler, que le pauvre régisseur, tout ému, se prit à courir du côté opposé à celui où il avait aperçu les deux yeux du Bertram inconnu ardemment fixés sur lui. Peu importait au public d'où pouvait venir le nouveau chanteur ; peu lui importait le mystère accompli derrière la toile ; aussi, sans plus s'inquiéter de la pâleur du régisseur, il battit des mains et salua Bertram comme le bienvenu.

Enfin la pièce commença.

Alice était la plus belle, la plus suave et la plus blanche créature qui se puisse voir ; digne de rivaliser

avec Marguerite. Dès qu'elle se trouva en scène avec Bertram, le spectacle grandit et s'éleva à la hauteur d'un drame dans la nature. En effet, Alice pâlit tout à coup sous son fard, et lutta pendant un moment comme pour résister à une fascination surnaturelle ; et, enfin, elle alla tomber évanouie entre les bras de Bertram, dont les regards étaient fascinés.

Interruption de l'acte, au grand regret du public, qui applaudissait de ses plus beaux bravos la magnifique voix de Bertram, la plus stridente et la plus ample qui eût jamais été entendue. Jusque-là, rien de bien extraordinaire pour les spectateurs, qui n'attribuèrent d'abord l'évanouissement d'Alice qu'à une indisposition passagère. Le côté étrange et mystérieux de cette aventure ne s'expliquait pas davantage dans les coulisses, où chacun était pâle et tremblant devant Bertram, sans savoir à quoi attribuer cette terreur.

Alice fut remplacée par une autre actrice qui se trouva là juste à point nommé pour la circonstance. Mais comme la voix de Bertram était vraiment fort belle, et qu'elle exerçait une influence magnétique sur la première Alice, celle-ci ne put résister à la tentation d'aller s'asseoir dans un coin de la salle pour l'entendre. Comme l'esprit malin troublait la pure et calme Marguerite à l'église, au milieu du saint office, la faisait rêver malgré elle au lieu de dire ses prières et tenir son livre renversé, ainsi Alice ne pouvait écouter, et ses yeux, toujours fixés sur Bertram, se remplirent soudain de larmes, et elle éclata en sanglots.

A ce moment, les regards de Bertram venaient de s'arrêter sur la pauvre femme, et avaient en même temps comme foudroyé tous les spectateurs, car de tous les coins du théâtre la foule se leva et s'enfuit plus rapidement que si un incendie s'était déclaré. Au milieu de ce désordre, on vit Bertram s'élançant dans la salle et emporter dans ses bras Alice évanouie pour la seconde fois, sans que personne ait eu ni l'idée ni le courage de l'arrêter.

Je vous laisse à penser quels commentaires ont circulé sur le Bertram anonyme.

Les uns assurent avoir parfaitement distingué les cornes et le visage diabolique de Méphistophélès, montrant du doigt Alice à Bertram, au moment où celui-ci avait tonné de la voix et lancé de ses yeux les éclairs qui foudroyèrent la salle.

D'autres affirment avoir senti une forte odeur de soufre et avoir vu une petite langue de feu voltiger au sommet du théâtre.

Dans leurs rapports, quelques agents des autorités de la ville prétendaient avoir trouvé au coin d'une rue le cadavre de l'ancien Bertram, la tête couverte de cendres.

Enfin, on alla jusqu'à prétendre que c'était Faust lui-même qui avait voulu enlever Alice, dont la vertu de théâtre faisait grand bruit dans la ville.

Toujours est-il que le Bertram fantastique ne reparut plus ; que personne n'avait reconnu en lui un habitant de la ville ni des environs. D'Alice, on n'entendit plus parler non plus.

La morale de ce récit, je serais bien empêché de vous la dire ; je ne me suis engagé qu'à vous raconter l'aven-







une fleur d'oranger, parfumé de respect filial, rapporta huit cent mille francs et un ami à coup sûr dévoué jusqu'à la mort, plus que cela, dévoué jusqu'à la bourse.

X. EYMA.

## MÉLANGES.

La sixième chasse à courre de la vénerie impériale à Compiègne n'a pas été moins brillante ni moins émouvante que celle de la Saint-Hubert. On espérait que l'Empereur y assisterait, et cette circonstance avait amené un plus grand nombre de curieux que d'habitude. Jamais on n'avait vu autant de monde au rendez-vous. Beaucoup de Parisiens, arrivés par les trains du matin, s'y trouvaient.

Presque toutes les dames à cheval ou en équipages portaient le cache-nez et le voile épais mis à la mode l'année dernière par sa Majesté l'Impératrice. La réunion offrait un coup d'œil ravissant. C'est vers une heure qu'eut lieu l'attaque du cerf, sous la direction du capitaine des chasses, marquis de Toulangeon. La meute força et chassa une quatrième tête. L'animal, qui avait pris un grand parti, dérouta bien des cavaliers; il fut porté bas assez tard, près du mont Saint-Marc.

Les chasses au sanglier de M. le marquis de l'Aigle, alternant avec celles de la vénerie impériale, attirent beaucoup de monde; elles ont lieu aussi tous les cinq jours et sont suivies à peu près par les mêmes cavaliers et les mêmes amateurs, et surtout par les officiers des guides de la garde.

Un grand mariage vient d'avoir lieu en Angleterre, celui de la fille du comte Derby, lady Emma Stanley, avec le colonel Talbot. La dot de la mariée est de 50 000 livres sterling ou 1 250 000 francs.

Le banquet donné annuellement à Guidhall, par le lord-maire, est toujours une solennité magnifique. Le lord-maire contribue pour la plus grosse part à la dépense de ce banquet; les deux shériffs y apportent leur contingent, et le corps municipal vote pour cet objet 200 livres sterling (5000 francs). Voici un relevé de sommes qu'ont coûtées quelques-unes de ces fêtes: En 1775, l'installation du lord-maire John Wilkes a coûté 2050 livres (51 250 francs); en 1842, celle de John Humphry a coûté 2581 livres (64 525 fr.); en 1850, sir John Musgrave étant lord-maire, la dépense s'est élevée à 2428 livres (60 700 fr.); en 1859, l'installation de David Salomons a coûté 3055 livres (76 375 fr.); en 1856, E.-O. Finnis, 2983 livres (74 575 fr.); en 1857, sir R.-W. Carden, 2969 livres (74 225 fr.); en 1858, D.-W. Wire, 2561 livres (64 025 fr.); en 1859, John Carter, 2652 livres (66 300 fr.).

Le général de Montauban envoie en France toute une collection d'armes chinoises: fusils à mèche, arcs, arbalètes, sabres, boucliers, etc., trouvés dans les forts de Takou. Ces armes seront placées au musée d'artillerie.

L'empereur vient d'accorder à M. Félicien David, auteur du bel opéra d'*Herculanum*, une pension de 2400 fr.

M. Emile Bœswillwald, architecte de la Sainte-Chapelle, vient d'être nommé inspecteur général des monuments historiques.

On remarque en ce moment, dans une des serres chaudes du Muséum d'histoire naturelle de Paris, un pied de caféier en pleine fructification. Ce fut au commencement du siècle dernier, sous le règne de Louis XIV, qu'un plant de cet arbuste fut transporté de Hollande au Jardin du roi, où l'on réussit à le multiplier et à en obtenir quelques boutures. Antoine de Jussieu confia l'une d'elles aux soins du chevalier Declieux, enseigne de vaisseau, qui se rendait à la Martinique. La provision d'eau étant venue à manquer pendant la traversée, Declieux n'hésita pas à partager sa ration avec la précieuse plante, et parvint ainsi à la conserver. Arrivée dans la colonie, les graines qu'elle produisit furent réparties entre un petit nombre de propriétaires cultivateurs; la seconde récolte permit de la répandre davantage. Telle est l'origine des vastes plantations qui couvrent aujourd'hui les Antilles et les contrées chaudes du continent américain.

La serre du Muséum où l'on cultive le caféier est chauffée par quatre fourneaux qui y entretiennent une chaleur de 45 degrés; c'est elle qui reçoit les plantes récemment arrivées des régions tropicales et auxquelles on veut conserver la température de leur climat naturel.

Le mur qui bordait le jardin du Luxembourg, dans la rue de l'Est, est aujourd'hui complètement démoli et remplacé en grande partie par une belle grille posée à l'alignement que doit suivre le boulevard de Sébastopol, depuis l'ancienne place Saint-Michel jusqu'au carrefour de l'Observatoire, point extrême du parcours de cette immense voie, dont les travaux continuent d'être poussés avec une activité surprenante.

Peu de temps s'est écoulé depuis que la section comprise entre la rue Neuve-de-Richelieu et la place Saint Michel a été livrée à la circulation, après des déblais considérables, et déjà d'importantes constructions s'y dessinent notamment aux angles de la rue Monsieur-le-Prince. De l'autre côté du boulevard, à la limite de la petite place qui sera formée en cet endroit, de nombreux ouvriers, dont la pioche ne cesse de rencontrer des vestiges de l'enceinte de Philippe-Auguste, préparent à une grande profondeur le terrain pour bâtir.



En face de la rue Soufflot, dont le niveau vient d'être raccordé à celui du boulevard, un escalier de plus de dix marches donne maintenant accès dans le jardin du Luxembourg, qui sera plus tard isolé complètement de ce côté. Pour atteindre ce résultat, on se propose d'ouvrir une rue de 20 mètres de largeur, partant d'un carrefour qui sera établi sur la rue de Vaugirard, entre les débouchés des rues Molière et Corneille, et aboutissant à la place projetée au point de jonction du boulevard de Sébastopol et de la rue Soufflot. Cette voie directe, à faible rampe, évitera aux voitures qui, des rues Dauphine, de l'Ancienne-Comédie et de l'Odéon, se dirigent vers l'ancienne barrière d'Enfer, les difficultés que leur offrent présentement les rues de Vaugirard et Monsieur-le-Prince.

Tous les anciens souvenirs s'effacent; il ne restera bientôt plus du vieux Paris que des vestiges topographiques conservés dans nos dépôts publics.

Aujourd'hui, le joli parc de Monceaux tombe sous la hache des démolisseurs. Une armée de travailleurs a commencé l'œuvre de destruction pour prolonger le boulevard Malesherbes, qui part de la Madeleine pour se relier en ligne directe avec l'arc de l'Etoile.

Dans quelques années, d'élégantes villas s'élèveront dans ce parc enchanté auquel se rattachent de si charmants souvenirs.

Le parc de Monceaux était, à la fin du siècle dernier, une des merveilles de Paris; on y avait élevé de beaux pavillons d'architectures variées, des grottes mystérieuses, des kiosques, une tourte tartare, des ruines simulées, une rivière, des îles, des temples grecs, une vallée des tombeaux pour la rêverie, une naumachie, un jardin d'hiver, enfin mille enchantements dont on peut se faire une idée dans le *Guide du voyageur*, publié à Paris en 1787. Dans une partie du parc se trouvait un moulin à vent, avec maison rustique pour le meunier; or, cette prétendue chaumière était, à l'intérieur, toute revêtue de marbre blanc et possédait une laiterie dont tous les vases étaient en porcelaine: d'après cet échantillon, jugez du reste.

De toutes ces fantaisies, il ne reste plus guère aujourd'hui que les débris d'une colonnade qui jadis formait une rotonde sans calotte, avec une statue antique au milieu.

Il ressort d'une lettre adressée par le baron Taylor aux délégués du comité et aux artistes sociétaires de Bordeaux, que la fortune de l'Association des artistes dramatiques de France s'élève en ce moment à 44,956 fr. de rente, et elle s'accroîtra promptement si chaque sociétaire vient se faire l'apôtre du principe qui a présidé à la fondation de diverses sociétés que j'ai l'honneur d'avoir créées.

Il y a vingt ans, ce principe était regardé comme un rêve, comme une utopie; aujourd'hui l'utopie, le rêve sont changés en une réalité représentant un capital de 2 millions!... 400,000 fr. de rentes, et 4 million a été distribué en secours et pensions; ainsi l'idée de la fondation de ces sociétés et leur mode d'administration ont produit une recette de 3 millions!...

Un journal anglais rapporte un incident assez curieux mentionné dans une correspondance d'Haïti. On a trouvé dans une antique maison isolée, au milieu des montagnes de cette île, un buste de lord Nelson. Ce buste est en marbre blanc, un peu détérioré. Lord Nelson est représenté dans son costume d'amiral et portant sur sa poitrine cinq décorations. Il était placé sur un autel consacré aux fétiches, où, pendant un demi-siècle, il a reçu les hommages dus aux divinités de ces montagnes.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

## LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Antillia avait, à ce moment-là, sa main appuyée sur le bras du nègre qui l'aidait à franchir une petite rivière à gué. Elle s'écarta avec une sorte de terreur. Cet homme lui semblait une étrange bête fauve: le sang ne lui coûtait rien à faire couler, et son sort dépendait de ce misérable, qu'un sentiment généreux et désintéressé, cependant, poussait à la sauver.

Le nègre s'arrêta tout à coup au milieu de sa marche.

— Attention, maîtresse, murmura-t-il à voix basse.

Et il entraîna Antillia dans un épais fourré du bois où ils se blottirent sur un matelas d'herbes grasses, derrière un gros bouquet de raisiniers sauvages.

Le compagnon d'Antillia venait d'entendre, à quelque distance en avant d'eux, un frôlement de pas sur le sol. Ces pas se rapprochaient dans la direction du lieu où était blottis les deux fugitifs.

— Cachez-vous bien, maîtresse, dit vivement le nègre en s'adressant à Antillia, c'est capitaine Fabulé lui-même; il est avec cette petite négresse qui est venue le joindre au camp.

— Quelle négresse? demanda Antillia.

— Une nommée Lucinde qui vous a appartenu, et qui était la femme de Macandal.

— Lucinde! s'écria Antillia en écartant les touffes de feuilles.

— Silence, maîtresse, murmura le nègre en forçant la jeune créole à se blottir derrière le buisson.

La présence de Lucinde aux côtés de Fabulé était, en effet, un mystère pour Antillia.

— Expliquez-moi, dit-elle au nègre, comment Lucinde est ici.

— Paix, maîtresse, les voici qui approchent. Si Fabulé nous entend et nous voit, nous sommes perdus!...



Fabulé, accompagné de Lucinde, n'était plus guère qu'à une trentaine de pas.

Avec cette admirable faculté de l'ouïe dont sont douées les races du Nouveau-Monde, et grâce aussi à la sonorité du lieu, devenue plus éclatante par le calme solennel de la nuit, Fabulé avait saisi le bruit des paroles échangées entre Antillia et son compagnon. Il s'arrêta subitement et interrogea l'espace autour de lui en penchant l'oreille tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

L'entrevue de Fabulé avec d'Autanne et Du Buc avait été couronnée d'un plein succès.

Lucinde, envoyée en messagère, avait ramené les deux jeunes créoles à l'endroit fixé pour le rendez-vous où Fabulé avait attendu ses nouveaux alliés, en s'entourant de toutes les précautions que commandaient la prudence et la défiance. Monté au haut d'un figuier, d'où il dominait les sentiers que devaient suivre les deux colons, tenant son *bangala* d'une main et un long couteau de l'autre, il s'était mis en état de faire une vigoureuse défense, en cas de trahison.

Une demi-heure après son départ, il vit Lucinde revenir accompagnée d'Henri et de Du Buc. Fabulé du haut de son observatoire avait pu s'assurer que les deux créoles étaient seuls. Il descendit de l'arbre et alla au-devant d'eux.

L'entrevue ne fut pas longue. Il s'agissait de s'entendre de part et d'autre sur la tactique à suivre pour s'emparer de Macandal, et aussi sur les conditions que Fabulé entendait mettre au service qu'il était supposé rendre aux colons.

Pour lui, le point principal était de ruiner son ennemi et de le livrer à la vengeance des blancs. L'impunité qu'on lui garantissait, l'oubli de tous ses crimes passés, le pardon pour lui et pour tous les esclaves *marrons* de sa bande, assuraient à Fabulé une liberté de manœuvres qui, dans ses calculs, devait, à coup sûr, lui donner le succès.

Peu lui importait, un fois Macandal vaincu, que l'on reconnût l'innocence de celui-ci dans le crime dont on l'accusait. Fabulé savait bien que les colons seuls, fussent-ils aidés de tous les régiments du roi en garnison à la Martinique, ne parviendraient pas à s'emparer du camp de l'un des chefs *marrons*, sans le secours de l'autre. Il fallait donc ou que ce fût Macandal qui, un jour, devint son bourreau, ou lui le bourreau de Macandal. La veine était pour lui; il voulait en profiter. Une fois son but atteint, il se sentait maître des bois de l'île; il n'avait plus rien à craindre.

Fabulé s'engagea à appuyer le mouvement des milices et des troupes, à attaquer le camp de Macandal par des chemins où les blancs n'auraient pas la pensée ni surtout l'audace de s'aventurer; enfin

il jura que le mulâtre serait, avant huit jours, entre les mains des colons.

Henri voulut flatter l'orgueil de Fabulé et le conquérir tout à fait à sa cause. Il lui fit cadeau d'un beau mousquet, et attacha lui-même autour de ses reins une épée, en disant au nègre :

— Tes compagnons t'appellent capitaine; tu ne le seras véritablement qu'en portant ce signe du commandement.

Fabulé, ivre de vanité et de joie, reprit le chemin de la montagne en murmurant :

— Cette épée et ce mousquet m'aideront à vous servir aujourd'hui, mais demain ils tourneront contre vous!

Au moment de se séparer des deux colons, Fabulé dit à Lucinde :

— Toi, tu peux t'en retourner avec ton ancien maître; je n'ai plus besoin de toi.

Lucinde secoua la tête en signe négatif.

— Ne crains rien de moi, répliqua Henri; ta grâce t'est accordée.

Lucinde répondit d'une voix ferme :

— Non, maître, je ne veux plus revenir à l'habitation.

En même temps elle se rapprocha de Fabulé en manifestant la résolution bien arrêtée de ne plus se séparer de lui.

— Alors, garde-la pour toi, fit Henri en s'adressant au nègre. Je te donne cette fille.

Fabulé, au lieu de le remercier, fronça le sourcil.

— Tu as tort, dit-il à Lucinde, nous allons entrer dans une vie de combats et de dangers; tu te repentiras de n'avoir pas accepté l'offre de ton maître.

Lucinde se contenta de secouer de nouveau la tête en signe de refus, et elle fit quelques pas en avant, qui témoignaient de son impatience de s'éloigner au plus vite.

— Singulier entêtement! murmura Henri.

Blancs et nègres se séparèrent définitivement. Fabulé poussa Lucinde dans le sentier où ils se perdirent bientôt au milieu des hautes herbes.

Il ne faut pas attribuer l'obstination de Lucinde à un autre motif que le véritable.

Comme tous les nègres qui ont goûté une fois du *marronnage*, c'est-à-dire de l'indépendance, Lucinde répugnait à la pensée de venir reprendre son collier d'esclavage, si douce que fût la condition que son maître y mettait. Ce sentiment, profondément enraciné dans le cœur des nègres, explique comment il a été difficile de détruire l'esprit de désertion chez la race noire. La récidive dans le *marronnage* a été constante; on comprend alors que ceux à qui s'offrirait cette chance rare de pouvoir persister impunément dans leur délit ne voulussent pas se résoudre à y renoncer.



Et puis au fond de sa pensée Lucinde se réjouissait de l'espérance d'assister au supplice de Macandal. Elle avait aimé le mulâtre passionnément; mais sa haine contre lui était devenue aussi ardente que son amour avait été profond.

Le mécontentement de Fabulé devant le refus de Lucinde d'accepter sa grâce, si généreusement assurée par Henri d'Autanne, avait une cause très sérieuse.

Fabulé ne se souciait nullement de ramener la jeune négresse à son camp. Il craignait ce qui ne pouvait manquer d'arriver, qu'elle ne s'aperçût de la présence d'Antillia et qu'elle ne parvint à s'échapper pour aller détromper les colons. Il fallait donc à toute force qu'il se débarrassât de Lucinde, devenue entre ses mains, non plus seulement un instrument inutile, mais un instrument dangereux. Il avait espéré que Lucinde, croyant sa tâche accomplie, se déciderait à demeurer avec son maître. Il ne lui restait plus maintenant qu'à la faire disparaître par un crime; car, à aucun prix, il ne voulait que la jeune négresse reparût à son camp.

Fabulé et Lucinde avaient suivi silencieusement leur route, jusqu'au moment où ils eurent atteint le lieu où Antillia et son sauveur s'étaient cachés, en les entendant venir.

A ce moment Fabulé, qui s'était repu depuis son départ de l'idée de se débarrasser de Lucinde, et qui combinait le moyen d'y parvenir, cherchait de nouveau à convaincre la jeune négresse dont l'obstination l'exaspérait, et lui inspirait des inquiétudes. L'endroit où ils étaient parvenus était assez éloigné déjà de la limite où finissait la civilisation des colons, où commençait la domination barbare des Caraïbes et des nègres *marrons*.

Fabulé se sentait sur un terrain où le remords n'avait plus de prise sur son cœur. Je ne parle pas des craintes, qu'il n'avait jamais éprouvées, d'en appeler à sa justice expéditive.

— Il est temps encore de te décider, dit-il tout à coup à Lucinde; veux-tu t'en retourner à l'habitation de ton maître?... Je t'y engage...

Le ton sur lequel il avait adressé ces dernières paroles à la jeune négresse avait un peu intimidé celle-ci qui, instinctivement, voulut s'écarter du chef. Fabulé la saisit par le bras et levait déjà son *bangala*, lorsque le bruit des voix d'Antillia et de son compagnon de fuite arriva jusqu'à eux.

Fabulé abaissa son arme. Lucinde qui ne pouvait plus douter des dessins du terrible capitaine de *marrons*, sentit renaître une vague espérance d'échapper au sort qui la menaçait.

— Tais-toi, lui dit Fabulé; si tu prononces une parole ou si tu pousses un cri, je t'écrase comme un serpent.

La première pensée de Fabulé fut que le piège qu'il avait redouté de rencontrer au rendez-vous donné par d'Autanne et Du Buc, était dressé à cet endroit. Croyant à une trahison, il lui parut plus simple d'aller au devant du danger et de l'affronter. Il saisit Lucinde par les cheveux et la poussa du côté de la touffe de raisiniers. A mesure que Fabulé approchait, Antillia obéissant aux instructions de son compagnon, s'éloignait en se traînant à genoux; tous deux disparaissant tantôt dans les herbes, tantôt derrière des blocs de rochers ou des troncs d'arbres superposés en muraille sur le sol.

Fabulé s'avancait toujours, guidé par le bruit à peine perceptible des feuilles et des branches que les deux fugitifs agitaient malgré leurs précautions. Ils étaient arrivés ainsi à la gueule béante d'un de ces précipices dont le fond est un mystère pour l'œil humain. Le nègre n'osa s'aventurer dans cet abîme; il s'arrêta un moment hésitant, palpitant de crainte et d'émotion. Il éventra quelques-unes des touffes d'herbes et de branches qui cachaient l'entrée du précipice; il sonda du pied et du regard l'abîme béant; son pied rencontra un vide effrayant, son œil ne distingua rien. Seulement il entendit, à des profondeurs qui lui parurent immenses, le murmure d'une rivière ou d'une cascade roulant sur des roches. Chercher son salut dans un pareil mystère, c'est trouver la mort à coup sûr.

A droite du précipice s'ouvrait un chemin sur un espace de cent pas environ: c'était l'unique ressource des fugitifs; mais en s'y hasardant, ils se montraient à Fabulé et risquaient d'être pris. Il leur fallut bien cependant recourir à cette suprême extrémité.

Sans qu'ils eussent pu s'apercevoir des manœuvres du chef, celui-ci n'était plus qu'à quelque distance de leur retraite. Au moment où ils allaient s'élaner dans le chemin découvert dont j'ai parlé, Fabulé, qui tenait toujours Lucinde captive dans ses doigts de fer, se dressa devant eux. Il y eut un mouvement de surprise mêlée d'exclamations de part et d'autre dans cette rencontre soudaine et qui ressemblait à un choc.

Les cris et les quelques paroles qui s'échangèrent simultanément en ce rapide moment d'hésitation, éclairèrent la situation aux yeux de tous.

— Lucinde! s'écria Antillia, sauve-moi! sauve-moi! Va prévenir Macandal!

— Maîtresse, fuyez, pendant que je vais me battre contre Fabulé, avait dit le nègre.

— C'est donc toi qui avais enlevé mademoiselle Antillia? murmura Lucinde en s'adressant à Fabulé, et elle ajouta: — Pauvre Macandal!

Ce furent ses dernières paroles. Par un effort qui laissa entre les mains de Fabulé une poignée de ses

... avait tenté de fuir. Mais av  
... Fabulé l'avait ressaisie,  
... l'avait étendue morte à  
... le rôle de la jeune négres  
...  
... comme un ligre au-devant  
... se jeta entre lui et Antill  
...  
... partez! Autant que  
...  
III.  
... Fabulé et le nègre avait été as  
... à la jeune fille tout le tem  
... Cette lutte se termi  
... que Fabulé parv  
... dont il venait  
... déjà si pesamment chargé  
...  
... qu'il ne restât person  
... l'accusation portée cont  
... Fabulé, devait r  
...  
... ensuite à faire disparaît  
... le cadav  
... Lucinde, jusqu'au  
... et les y fit rouler l'un apr  
...  
... l'animation accomplie, Fabul  
... de son camp pour y faire ses pré  
... Il avait eu soin à l'avance de s  
... les Caraïbes, sur le concour  
... grand fond.  
... de malheureux nègre, qu  
... scabré sa vie pour lui don  
... Antillia était parvenue à fr  
... et avait gagné les bois, o  
... échapper de nouveau à Fabulé  
... toujours avec une énergie que don  
... d'une part, et de l'autre,  
... pouvoir du chef *marron*.  
... au point du jour, au plus profond  
... unique Pélée, haletante, épuisée,  
... à prendre pour regagner son  
... maintenant de s'aventurer  
... où la Providence  
... et survé pendant les ténébres  
... chez Antillia, à l'énergie  
... Par quel miracle parvien  
... la situation désespérée où elle  
...  
... pied d'un arbre et pria



cheveux, Lucinde avait tenté de fuir. Mais avant qu'elle eût fait dix pas, Fabulé l'avait ressaisie, et, d'un coup de *bangala*, l'avait étendue morte à ses pieds.

Antillia, qui entendit le râle de la jeune négresse, poussa un cri de douleur.

Fabulé bondit comme un tigre au-devant des deux fugitifs; le nègre se jeta entre lui et Antillia, en criant à celle-ci :

— Partez, maîtresse, partez ! Autant que je meure tout seul.

### XIII.

La lutte entre Fabulé et le nègre avait été assez longue pour laisser à la jeune fille tout le temps nécessaire d'assurer sa fuite. Cette lutte se termina par la mort de son adversaire, que Fabulé parvint à étrangler. Ce second crime, dont il venait de charger sa conscience, déjà si pesamment chargée, lui était nécessaire.

Le point principal était qu'il ne restât personne qui pût aller démentir l'accusation portée contre Macandal, accusation dont lui, Fabulé, devait recueillir tous les fruits.

Le chef *marron* songea ensuite à faire disparaître les corps de ses deux victimes; il traîna le cadavre du nègre, ainsi que celui de Lucinde, jusqu'aux bords du précipice et les y fit rouler l'un après l'autre.

Cette manière d'inhumation accomplie, Fabulé reprit le chemin de son camp pour y faire ses préparatifs d'attaque. Il avait eu soin à l'avance de se mettre en rapport avec les Caraïbes, sur le concours desquels il faisait grand fond.

Grâce au dévouement du malheureux nègre, qui avait si généreusement sacrifié sa vie pour lui donner le temps de fuir, Antillia était parvenue à franchir le chemin découvert et avait gagné les bois, où ses traces pouvaient échapper de nouveau à Fabulé.

Elle marcha toujours avec une énergie que doublait l'espoir du succès, d'une part, et de l'autre, la crainte de retomber au pouvoir du chef *marron*. Elle se trouva, au point du jour, au plus profond des bois de la montagne Pelée, haletante, épuisée, ignorant la direction à prendre pour regagner son habitation, et craignant maintenant de s'aventurer dans les chemins impraticables où la Providence l'avait conduite saine et sauve pendant les ténèbres de la nuit.

L'affaissement succéda, chez Antillia, à l'énergie des premiers moments. Par quel miracle parviendrait-elle à sortir de la situation désespérée où elle se trouvait réduite ?

Antillia s'agenouilla au pied d'un arbre et pria

Dieu de la soutenir dans sa faiblesse ou de lui donner l'inspiration à laquelle elle devrait son salut.

Après avoir passé une partie de la journée en prières et en larmes, elle essaya de se frayer un passage à travers ce désert silencieux et terrible qui était pour elle comme une immense prison.

La fatigue et l'émotion lui avaient enlevé toutes ses forces. La peur paralysait en même temps le reste d'énergie que lui donnait le sentiment du danger extrême auquel elle était exposée. Elle erra pendant quelques heures au milieu de ces grands bois, où les racines gigantesques des arbres formaient des ponts à des abîmes sans fond et à des rivières au lit torrentiel.

Antillia franchissait ces ponts, se plongeait dans des mers d'herbes plantureuses, se jetait dans des sentiers dont les sinuosités mystérieuses la remenaient souvent au point même d'où elle était partie. Elle ne pouvait se rendre compte de la direction qu'elle prenait. L'épaisse muraille de la forêt lui dérobait la vue de la mer, but vers lequel elle devait marcher, certaine qu'en s'approchant du rivage, elle rencontrerait quelque habitation. Mais à mesure qu'elle s'élevait, la forêt semblait monter; trouvant toujours devant elle ce voile d'impenétrable verdure qui lui cachait l'horizon, et dans l'impossibilité de s'orienter, ne courait-elle pas le risque, en descendant vers la mer, d'aborder à un des carbet où les Caraïbes avaient établi leurs repaires ?

Le troisième jour, Antillia se trouvait sur un des versants de la montagne; elle aperçut enfin, pardessus la cime des arbres, l'horizon d'une mer mugissante. Par moment le bruit formidable des vagues, bruit lointain qui grondait comme un sourd tonnerre, arrivait jusqu'à elle. Ce fut pour la jeune créole l'indice qu'elle se trouvait dans le nord de l'île où la mer a toujours ce caractère de violence; les colons n'y avaient encore fait que des tentatives, plusieurs fois abandonnées, d'établissement.

Cette partie de la Martinique était encore, à cette époque, la propriété disputée des Caraïbes et défendue pied à pied par les débris de la race primitive.

Antillia hésita à se diriger de ce côté. Elle s'assit triste, désespérée, et demandant à la réflexion et à la prière conseil sur le parti à prendre. Quand la nuit fut venue, elle distingua les feux allumés par les Caraïbes le long de la mer.

La pauvre enfant ne savait pas, au milieu des anxiétés qui agitaient son cœur, si elle devait plus se fier aux Caraïbes qu'aux nègres *marrons*, ou si elle devait se laisser aller au hasard de cette fuite à travers les forêts de la montagne Pelée.

Elle prit tout à coup un parti extrême; elle se leva et marcha droit au carbet des Caraïbes, où elle



n'espérait pas cependant pouvoir parvenir avant le lendemain matin; mais elle surmonta courageusement les fatigues et les dangers de cette course nocturne, dans la pensée que les feux allumés par les Caraïbes lui serviraient au moins de phares pour l'empêcher de s'égarer.

A mesure que les accidents du terrain lui permettaient de découvrir un horizon plus rapproché, elle apercevait, glissant sur la mer, dans la direction du rivage, une foule de petites pirogues dont les feux des torches se confondaient, dans les lames agitées, avec le reflet des étoiles. C'étaient des pirogues de Caraïbes, accourant évidemment à un de ces rendez-vous où ces légions de sauvages se réunissaient fréquemment pour quelque grand complot contre les colons.

Cette circonstance devait arrêter la résolution de la jeune fille. S'il s'agissait d'une conspiration contre les blancs, c'en était fait d'elle, vraisemblablement; mais Antillia savait aussi quelle vénération mêlée de terreur les Caraïbes avaient conservée pour le nom de du Parquet, en souvenir du fondateur de la colonie, dont la tradition s'était perpétuée parmi les sauvages, qui l'avaient surnommé « leur père » en même temps que « le général terrible. »

Antillia se résolut à invoquer ce souvenir et à faire valoir le sang des du Parquet, qui coulait dans ses veines, pour commander au moins le respect à ces infatigables ennemis des colons. En fin de compte, elle pensa qu'au pis aller elle deviendrait, entre les mains des Caraïbes, un otage, et que sa rançon pourrait être payée par quelque concession qui éviterait une lutte nouvelle et l'effusion du sang.

Antillia poursuivit donc sa route, et arriva au point du jour au camp des Caraïbes. Elle se fit conduire vers le *boyex*, ou chef, qu'elle reconnut pour l'avoir vu souvent venir en mission auprès des colons. Elle lui raconta la série d'aventures et d'événements auxquels elle devait sa présence au milieu d'eux. Antillia ne se trompa point sur l'influence qu'exerçaient sur les Caraïbes et le nom qu'elle portait et sa parenté avec les du Parquet. La jeune créole fut bien plus surprise encore en apprenant qu'elle était la cause de cette réunion.

Le *boyex* lui confia que c'était sur une invitation de Fabulé qu'il s'étaient rassemblés dans le but de l'arracher des mains de Macandal accusé de l'avoir enlevée; que le dessein de Fabulé était, après avoir détruit son rival, de tourner ses attaques contre les colons, aidé par les Caraïbes, à qui il avait promis le partage de l'île.

Le récit d'Antillia, qui démasqua la trahison de Fabulé, indigna le *boyex*.

— Ce soir, dit-il à la jeune fille, je te conduirai chez ton frère; et, au lieu de marcher contre Macan-

dal, nous irons porter nos secours aux colons.

Les Caraïbes ayant construit une sorte de palanquin dans lequel ils couchèrent Antillia, se mirent en route vers la fin de la journée.

Racontons maintenant les événements qui s'étaient accomplis simultanément avec ceux que l'on vient de lire.

Madame de Saint-Chamans, était partie pour son entrevue avec Henri; elle y avait mis d'autant plus de hâte que Du Buc, ainsi qu'elle l'avait conseillé à la Varenne, avait été désigné pour commander une compagnie dans l'expédition contre Macandal, tandis que d'Autanne, avait été placé à la tête des milices du Prêcheur, appelées sous les armes au cas d'une invasion des nègres *marrons*.

La présence de Claudine dans cette maison pleine de deuil, où le sang et les larmes avaient coulé par sa faute, sinon tout à fait par ses ordres, impressionna vivement la comtesse. Il faisait nuit quand elle frappa à la porte d'Henri, qui se tenait assis au fond de la galerie de l'habitation, dans ce même fauteuil où était son père au moment où il fut assassiné.

Henri, le front appuyé dans ses deux mains et les coudes sur une table, réfléchissait sur les lugubres événements qui avaient déchiré sa vie depuis quelques jours; et en se rappelant ces tristes scènes, il encourageait son cœur aux luttes plus terribles encore qui se préparaient.

Au bruit que fit la porte en tournant sur ses gonds rouillés, Henri leva la tête; à la lueur vacillante de la lampe, il aperçut, sans les distinguer, les formes immobiles d'une femme.

Il se dressa pâle comme un homme qui, sortant d'un rêve, croit voir l'illusion se continuer. Les bras étendus, il s'écria :

— Antillia ! Antillia ! Est-ce toi ?

L'accent avec lequel Henri poussa ce cri dans lequel il y avait un déchirement sympathique; l'aspect funèbre de cette longue pièce à peine éclairée, au fond de laquelle se tenait ce jeune homme pâle et en grand deuil, imposèrent à la comtesse. Elle se sentit défaillir et s'appuya contre la porte; la parole expira sur ses lèvres.

— Répondez donc, dit Henri d'une voix plus forte, qui êtes-vous ?

Il fit quelques pas. Madame de Saint-Chamans rappela son courage et s'avança résolument au devant d'Henri :

— Non, dit-elle, sur un ton plus rassuré, je ne suis pas votre sœur; mais je viens pour vous la rendre.

— Vous ici ! s'écria Henri en levant les deux bras comme s'il eût voulu écraser la comtesse.

Celle-ci, en voyant le geste d'Henri et devinant

l'espérance de reconquérir to  
son sang-froid.

— Non, monsieur, dit-elle, pren  
la douleur ne vous fas  
lorsque je viens, au péril de  
mon service.

— Je ne désire d'être dominé par  
et de superbe condescendance qu'ava  
de Saint-Chamans pour s'exprime

— Non, parlez, au nom du ciel!

— Vous m'avez trompé sur l'auteur  
que je j'ai un double deuil dans  
à cette heure on poursuit, le mou  
un innocent. Ce n'est point  
ni votre père, ce n'est point Ma  
votre sœur.

— Non ! s'écria Henri en bondissan  
qui est le coupable ?

— Qui a assassiné votre père, reprit  
l'homme qui a enlevé votre sœur.

— Celui qui a commandé cet assas  
et qui conspuent l'auteur véritable de

— C'est le marquis de la Varenne !  
de la Varenne ! s'écria Henri.

— C'est impossible !... M  
vous donc avoir à inventer cette

— Non ! M. d'Autanne, reprit  
et un de perfide insinuation, l'an

— L'humiliation que votre parole  
vous avez oublié, ou

— Non, comme je le savais, moi  
la haine qu'il professe pour

— Non, dit-il, interrompit Henri,  
de la même manière !

— Mais ce qui vous com  
de la culpabilité et de la compli

— C'est ce que vous paraissez avoir  
de la Varenne pour votre

— Non, de lui accorder sa main. Oh !  
de son despotisme; obtenir

— Non, une alliance semblable et faire de  
de la part de domination.

— Non, attention la comtesse; il ne  
deux accusations; déjà il ne doutait

— Non, Madame de Saint-Chamans invo  
l'importance de vérité qui ne per  
hésitation.

— Non, par tout, reprit Claudine, qui se  
de la Varenne n'a pas vu

— Non, mais que l'affection qui lie  
de lui. Qu'a-t-il fait ? Il a désigné



le trouble qui l'agitait, acheva de reconquérir tout son calme et tout son sang-froid.

— Le temps presse, monsieur, dit-elle, prenez garde que la colère et la douleur ne vous fassent oublier qui je suis, lorsque je viens, au péril de ma vie, vous rendre un signalé service.

Henri ne put se défendre d'être dominé par le ton de dignité et de superbe convenance qu'avait pris madame de Saint-Chamans pour s'exprimer ainsi.

— Parlez, alors, parlez, au nom du ciel!

— M. d'Autanne, on vous a trompé sur l'auteur du double crime qui a jeté un double deuil dans cette maison. Et à cette heure on poursuit, le mousquet et l'épée au poing, un innocent. Ce n'est point Macandal qui a tué votre père, ce n'est point Macandal qui a enlevé votre sœur.

— Qui donc alors? s'écria Henri en bondissant sur son siège; qui donc est le coupable?

— L'homme qui a assassiné votre père, reprit la comtesse, l'homme qui a enlevé votre sœur... c'est Fabulé! Et celui qui a commandé cet assassinat et ce rapt, par conséquent l'auteur véritable de ce double crime, c'est le marquis de la Varenne!

— Le marquis de la Varenne! s'écria Henri... Pourquoi? dans quel but? C'est impossible!... Mais quel intérêt pouvez-vous donc avoir à inventer cette accusation horrible?

— Ah! vous avez oublié, M. d'Autanne, reprit la comtesse sur un ton de perfide insinuation, l'antipathie que vous inspiriez à M. de la Varenne à bord de la frégate; l'humiliation que votre parole hautaine lui avait infligée; vous avez oublié, ou plutôt vous ne saviez pas comme je le savais, moi qui ai été sa confidente, la haine qu'il professe pour les colons?

— Mais cela ne suffit pas, interrompit Henri, pour commettre de telle infamies!

— Vous doutez encore? Mais ce qui vous convaincra peut-être de la culpabilité et de la complicité du marquis, c'est ce que vous paraissez avoir oublié aussi: l'amour de la Varenne pour votre sœur, et votre refus de lui accorder sa main. Oh! pour lui, c'était le rêve de son despotisme; obtenir votre alliance par une alliance semblable et faire de vous un complice de ses plans de domination.

Henri écoutait avec attention la comtesse; il ne combattait plus ses accusations; déjà il ne doutait plus. Les faits que madame de Saint-Chamans invoquait avaient une apparence de vérité qui ne permettait plus aucune hésitation.

— Oh! ce n'est pas tout, reprit Claudine, qui se sentait victorieuse; M. de la Varenne n'a pas vu d'autre cause à votre refus que l'affection qui lie Antillia à M. Du Buc. Qu'a-t-il fait? Il a désigné

M. Du Buc, le seul des officiers de milice à qui cet honneur ait été réservé, pour marcher contre Macandal dans cette expédition dont le but est de détourner l'attention des colons. N'est-il pas évident que M. de la Varenne a espéré voir M. Du Buc succomber dans cette campagne? Qui sait même si...

— Assez! fit Henri, sans laisser la comtesse achever sa pensée. Je devine, et sur mon âme, ce serait abominable!...

— C'est pourtant vrai, ajouta madame de Saint-Chamans avec une conviction qui pénétra jusqu'au fond de l'âme d'Henri et en chassa le dernier fantôme du doute. Le dessein de M. de la Varenne est assez facile à comprendre. Que veut-il? Paraitre arracher mademoiselle d'Autanne à des dangers qu'elle n'aura pas courus; et Du Buc mort, assassiné peut-être, prétendre à obtenir la main de votre sœur en récompense d'un service imaginaire.

Il y avait dans tous ces faits, habilement présentés par madame de Saint-Chamans, et avec une apparence de vérité saisissante, tous les éléments d'une accusation écrasante contre la Varenne.

Henri se promenait dans la longue galerie de sa maison, en proie à une vive agitation; madame de Saint-Chamans suivait tous ses mouvements, avec curiosité et avec intérêt en même temps. Le jeune créole revint s'asseoir brusquement, et fixa sur la comtesse un regard dont celle-ci comprit toute la signification.

— Oh! fit-elle, vous êtes étonné de ma conduite, monsieur d'Autanne, et vous cherchez à percer le motif qui me fait agir de la sorte?

— C'est vrai, madame; j'ai lieu, en effet, d'être étonné que vous me donniez cette preuve d'un dévouement si complet, à moi que vous haïssez, à M. Du Buc contre qui vous avez soif de vengeance, à tous les colons enfin qui sont vos ennemis...

— Ah! s'écria la comtesse avec un désespoir indigné, pour haïr M. de la Varenne plus que je ne vous haïssais, vous, M. Du Buc et tous les colons, n'est-ce donc pas assez que le marquis se soit épris pour votre sœur d'une passion qui est ma déchéance, ma ruine, ma mort peut-être? Oh! oui, je le hais aujourd'hui, cet homme, jusqu'à vouloir me venger! Vous n'avez pas besoin d'analyser et de raisonner ma jalousie, puisque vous avez repoussé et condamné cet amour du marquis. Aidez-moi donc dans ma vengeance, en vous faisant rendre justice.

Un dernier doute restait à Henri, ou plutôt un dernier point inexplicé encore: c'était la conduite de Lucinde. Madame de Saint-Chamans l'attribua à une complicité dans un crime évidemment préparé de longue main.

L'accusation de la négresse contre Macandal, son attachement subit à Fabulé, au point de refuser



le pardon qui lui avait été offert, pouvaient être aisément invoqués comme autant de preuves à l'appui de cette interprétation donnée par la comtesse à la conduite de la négresse.

— Monsieur, dit madame de Saint-Chamans en feignant de se lever pour partir, je n'ai plus qu'une dernière et solennelle parole à vous dire. Je rendrai Antillia à votre tendresse, demain, peut-être ce soir, au plus tôt enfin. Fabulé m'est tout dévoué, et au besoin j'userai de ruse à son égard pour arriver à mon but ; j'en fais le serment.

— Merci, madame, mais M. de la Varenne payera cher cette insulte faite à ma famille !

— Pensez-vous encore que je vous trompe, que je vous tende un piège, monsieur d'Autanne ?

Henri offrit sa main à madame de Saint-Chamans qui comprit, au tremblement de cette main qu'elle avait conquis le jeune créole par la reconnaissance.

— Maintenant, dit Henri avec émotion, j'ai foi en vous, madame ; mais reprenez-vous, ne mettez-vous pas quelque condition au service que vous me rendez ? Quelle que soit cette condition, et du moment que vous aurez rendu Antillia à mon affection, je tiendrai l'engagement que je prends à mon tour vis-à-vis de vous.

Le moment était solennel pour madame de Saint-Chamans, elle domina son émotion et d'une voix ferme :

— Oui, monsieur d'Autanne, service pour service, soit ! Et vous ne me refuserez pas celui que je vais réclamer de vous. Il y a un homme qui m'a insultée, qui m'a calomniée, calomniée, entendez-vous ? et que ma justice recherche pour lui faire expier sa lâcheté. Cet homme est en votre pouvoir et au pouvoir de M. Du Buc, il faut me le livrer.

Henri avait pâli et s'était levé avec un désespoir marqué.

— Hésitez-vous donc ? demanda la comtesse.

— Non, madame, ma parole est engagée, quand bien même la reconnaissance ne me ferait pas un devoir de vous rendre Dubost ; mais...

— Quoi donc ? fit Claudine en tremblant.

— Dubost est entre les mains de Macandal.

— Entre les mains de Macandal ! répéta machinalement la comtesse... Tout est donc perdu !

Elle tomba dans un accablement profond, cherchant à ressaisir, au milieu de son trouble, le fil de sa pensée toujours si nette et si féconde en ressources. Henri, de son côté, était en proie à une vive agitation. Son esprit se reportait vers Macandal, victime d'injustes attaques, alors que son dévouement aurait pu, au contraire, si bien le servir dans cette circonstance.

Pour la comtesse c'était tout l'échafaudage de

ses rêves et de ses vengeances qui venait de s'écrouler. Henri donna une interprétation aux larmes de rage qui coulaient le long des joues de cette femme, aux agitations de ses doigts, aux palpitations de sa poitrine où grondaient de sourds rugissements. Il avait compris que cette amitié subite de madame de Saint-Chamans était intéressée, et qu'elle serait inflexible dans ses exigences ; enfin que le retour d'Antillia était impitoyablement soumis à la restitution de Dubost entre les mains de sa femme.

— Monsieur d'Autanne, dit tout à coup la comtesse, il faut que vous vous rendiez au camp de Macandal et que vous en rameniez Dubost. L'accès de ce camp vous sera facile, grâce au guide que je vous donnerai ; car les compagnies expéditionnaires ne peuvent pas, avec leur inexpérience des chemins de la montagne, en avoir approché d'assez près pour arrêter votre tentative.

— Mais, fit observer Henri, c'est désertir mon poste. Je suis commandant ici des troupes de la milice...

— Il le faut, monsieur ! répéta madame de Saint-Chamans avec un tel accent de résolution, que Henri, interdit, ne trouva rien à répliquer, sinon qu'il serait impossible de négocier la restitution d'un prisonnier blanc avec un chef de *marrons* attaqué par les blancs.

— Vous lui garantirez la paix et vous rendrez publiques, à votre retour, l'innocence de Macandal et la trahison de la Varenne.

La comtesse avait compté sur cette dernière déclaration d'Henri pour amener les créoles contre le marquis, et hâter le dénouement qu'elle avait préparé.

— Dans deux heures, vous serez en route pour la montagne Pelée, monsieur, dit-elle en se levant et en entraînant Henri vers la porte ; moi pendant ce temps, je verrai Fabulé, et demain je vous donne rendez-vous chez moi, à Saint-Pierre. Si vous me ramenez Dubost, je vous rendrai votre sœur. Venez, monsieur, allons rejoindre votre guide.

— Qui est ce guide à qui vous me confiez, madame ?

— Un guide sûr... le chevalier de Maubrac. Mais venez donc, monsieur !...

Henri ceignit son épée, s'arma de pied en cap, et se laissa entraîner par madame de Saint-Chamans plutôt qu'il ne la suivit.

Une heure après ils avaient atteint l'ajoupa de Maubrac ; celui-ci dormait d'un profond sommeil.

Quelque répugnance qu'éprouvât Henri à se trouver en compagnie, et pour ainsi dire sous la surveillance de cet aventurier, il se mit en route avec lui pour le camp de Macandal.



La comtesse prit la place de son frère dans le hamac qui meublait l'ajoupa et attendit l'effet du signal qu'avait fait Maubrac pour appeler Fabulé.

## XIV.

L'expédition contre Macandal avait eu au début plus de succès qu'on n'aurait pu le croire. Ce succès prépara tous les événements qui suivirent et que nous allons raconter.

A peine les compagnies expéditionnaires se furent-elles engagées dans les sentiers de la montagne Pelée, ayant à leur tête le marquis de la Varenne lui-même, qu'elle rencontrèrent deux nègres *marrons* que la présence des troupes mit d'abord en fuite. Ces deux nègres déclarèrent appartenir à la bande de Macandal, mais ils refusèrent, même au prix de leur grâce, de servir de guides aux troupes.

Toutes les séductions possibles les ayant laissés inflexibles, le marquis de la Varenne ordonna d'user de violence et de rigueur à leur égard. L'un de ces deux malheureux fut fusillé sous les yeux de son camarade; frappé de terreur, celui-ci s'engagea à conduire les soldats à travers les sentiers sinueux où ils avaient grand-peine à avancer.

La présence des troupes signalée au camp de Macandal, y jeta l'alarme. Le mulâtre, quoique surpris par cette attaque soudaine et inattendue, opposa aux assaillants une vigoureuse résistance.

Habitué à cette guerre de montagnes, de précipices et de rochers, les nègres *marrons* n'eurent pas de peine à intimider les blancs et à leur faire perdre promptement une partie du terrain conquis. Les plus hardis d'entre ceux-ci, encouragés d'abord par une première victoire inespérée qu'ils devaient à une trahison, payèrent de leur vie leur audace. Toutes les armes étaient bonnes et faciles aux nègres; à défaut de mousquets et pour suppléer l'insuffisance de leurs flèches et de leurs arcs, et dans l'impossibilité où ils étaient de se servir de leurs couteaux et de leurs *bangalas*, ils lancèrent sur les assaillants, des troncs d'arbres et de volumineux blocs de rochers qui bondissaient le long des flancs de la montagne, écrasant les assaillants de leur poids énorme, décimant leurs rangs comme eussent fait des boulets de canon ou un feu d'artifice de mitraille.

Les blancs comprirent, alors plus que jamais, la puissance formidable des nègres *marrons*. Ils eussent peut-être battu en retraite s'ils n'avaient été soutenus par l'espoir des secours, qu'ils attendaient de Fabulé, dont la bande était seule capable de lutter à armes égales avec les nègres de Macandal.

Celui-ci, que l'invasion des blancs dans la mon-

tagne avait autant affligé que surpris, éprouva une profonde déception quand, du haut d'un arbre qu'il avait choisi pour observatoire, il reconnut Du Buc à la tête d'une des compagnies. Macandal conclut que c'en était fait de lui et qu'il fallait que sa ruine fût bien résolue par les colons, pour que Du Buc, et peut-être Henri d'Autanne, prissent part à cette expédition. Sa dernière illusion s'effaça; sa plus chère croyance venait de s'éteindre.

— Je suis bien malheureux! s'écria-t-il en frappant sa large poitrine, mes meilleurs amis m'abandonnent! Je suis trahi par ceux-là même pour qui j'eusse donné ma vie!

Il ne restait plus à Macandal que la vengeance. Un projet terrible jaillit de son cerveau.

— Mort aux blancs! dit-il en étendant son *bangala* du côté de la petite armée expéditionnaire. Jusqu'au dernier ils périront tous. Le sol de la Martinique boira le sang des blancs!

Macandal s'assit sur le bord d'un rocher, et laissa tomber dans ses deux mains sa tête pensive et lourde du vaste plan qu'il venait de concevoir. Ce plan consistait à aller proposer à Fabulé, qui ne manquerait pas d'accepter, croyait-il, une alliance contre les blancs, une dévastation complète de la colonie, le meurtre enfin, le pillage et l'incendie.

Une dernière pensée, au milieu de ces pensées de sang, s'épanouit sur le visage de Macandal et dessina un pli infernal sur ses lèvres. L'image d'Antillia venait de passer devant ses yeux; il s'y arrêta comme devant le souvenir le plus riant de sa vie; il en fit l'espérance la plus glorieuse de cette horrible et implacable guerre qu'il allait déclarer à toute une race d'hommes. Son amour pour la jeune créole, que son respect et son dévouement avaient refoulé jusqu'au plus profond de son cœur, se réveilla plein d'ardeur et allumé par la joie féroce de la vengeance.

— Oh! s'écria-t-il, ce sera là le dernier degré où montera mon orgueil satisfait!

Macandal se leva alors en faisant tourner entre ses mains, avec la rapidité de l'éclair son *bangala*. Ce geste et cette évolution traduisaient toutes les menaces et toutes les résolutions dont son cœur était plein. Il s'assura que la masse de troncs d'arbres et de rochers qu'il avait fait rouler sur les assaillants formait un rempart suffisant pour fortifier son camp contre toute attaque; il donna ensuite des ordres secrets à ses deux lieutenants, et se mit en route pour le camp de Fabulé, en dissimulant son départ de peur que son absence ne jetât le découragement parmi ses soldats.

Macandal comptait sur son courage et beaucoup sur l'imminence du danger qui, dans sa pensée, les menaçait tous deux, pour décider son rival et son



ennemi à accepter une alliance qui devait être fatale aux colons.

Parvenu aux abords du camp de Fabulé, Macandal s'arrêta un instant. Une grande émotion l'avait saisi au cœur. L'énormité de l'acte qu'il conspirait d'accomplir, la complicité de Fabulé qu'il allait demander, le tableau des crimes atroces qu'il serait appelé à commettre, peut-être aussi la grandeur du rôle qui se préparait pour lui se présentèrent à son esprit.

Il éprouva comme une hésitation, peut-être même un fatal pressentiment. Après un moment de réflexion, il triompha cependant de sa timidité et s'aventura en escaladant les rochers et les arbres, dans le dernier sentier qui conduisait au camp de Fabulé.

Macandal ne fut pas surpris, autant que nos lecteurs pourront l'être, du calme complet qui régnait dans le camp du nègre. On se souvient que celui-ci avait promis son concours aux blancs dans l'expédition contre Macandal. Fabulé, qui avait accueilli avec enthousiasme les ouvertures qui lui avaient été faites à ce sujet, avait ensuite manqué au rendez-vous du champ de bataille, et s'était tenu sur la réserve en différant le moment de tenir sa promesse.

X. EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

## BULLETIN DRAMATIQUE.

Les honneurs de la quinzaine dramatique ont été pour les théâtres lyriques. L'Opéra a rappelé sur ses planches un ténor que le public avait vu partir avec regret et qu'il a vu revenir avec des témoignages non équivoques de sympathie; je veux parler de M. Renard. Cet artiste, qui n'a jamais eu que des succès sur la scène de l'Opéra, avait été congédié, on ne sait trop pourquoi, mais en tout cas fort maladroitemment. Or, il se trouva que ces jours derniers, Gueymard fut indisposé au point que le bruit, heureusement démenti, s'était répandu que ce chanteur habile et laborieux, était à jamais perdu pour la scène; grand embarras à l'Opéra, fort à court, comme on sait, de ténors. Que faire? que devenir? Renard était à Paris, libre de sa voix, dont on lui paye les notes à prix d'or en province et à l'étranger. La direction de l'Opéra offrit donc à Renard de venir reprendre, à mille francs par cachet, sa place à l'Opéra. Renard accepta, reparut sur la scène, et fut littéralement acclamé par la salle, qui était comble. Bon avertissement pour l'administration de l'Opéra, décidée, dit-on, à rengager Renard définitivement. Elle ne saurait mieux faire.

Renard a joué la *Juive*, où mademoiselle Duprez a continué ses débuts, si on peut appeler des débuts les faits

et gestes d'une cantatrice aussi expérimentée que mademoiselle Duprez dans l'art du chant. Grand a été le succès de la charmante cantatrice. Quel éloge faire d'elle? On a tout dit de mademoiselle Duprez quand on a dit qu'elle est la digne fille de son père. Pour mon compte, je ne sache pas de cantatrice à Paris qui l'égalé en ce moment, ni pour la sûreté de la méthode, ni pour le goût, ni pour la passion qui l'anime pour son art. Elle est d'un bon et d'un grand exemple pour beaucoup d'autres artistes. A côté de Renard et de mademoiselle Duprez, mademoiselle Marie Sax a obtenu un très honorable succès.

Madame Tedesco a fait sa rentrée à l'Opéra. Personne n'applaudira plus que nous à la rentrée de cette belle artiste dont l'absence s'était toujours fait sentir à l'Opéra. Madame Tedesco a fait sa rentrée dans le *Prophète*, par le rôle de Fidès. Elle a été grandement et chaudement applaudie. Gueymard a prouvé dans le rôle de Jean de Leyde qu'il n'était pas aussi malade qu'on l'avait craint. L'accueil du public lui a prouvé le regret qu'aurait laissé parmi les habitués de l'Opéra, la confirmation de sa maladie. Tout est donc pour le mieux! Renard nous sera rendu, Gueymard nous reste, madame Tedesco nous revient, mademoiselle Duprez obtient triomphes sur triomphes, que manque-t-il pour faire le bonheur de l'Opéra?

Il lui manquait, paraît-il, un ballet; et ce ballet va éclore sous les pas de mademoiselle Emma Livry; le livret est de M. de Saint-Georges, la musique de M. Offenbach, et ce qu'il y a de mieux encore, c'est que mademoiselle Taglioni a réglé ce ballet qui aura nom, dit-on, *Papillon*.

Mario et Ronconi sont rentrés aux Italiens, par le *Barbier*. Tout a été à merveille, et s'il est possible, la musique de Rossini semble deux fois plus belle, interprétée par de tels et de si grands artistes. C'est une fête pour les vrais dilettanti que de pareilles soirées. Mario, nous le tenons pour la saison; mais Ronconi ne nous donnera que quelques représentations. Il a chanté déjà le *Barbier* et chantera *Rigoletto*, où Graziani, en attendant, nous a fait entendre sa belle voix qu'a secondée merveilleusement celle de mademoiselle Marie Battu.

Madame Viardot a reparu au Théâtre-Lyrique dans *Orphée*, deux mois plus tôt qu'on ne l'avait espéré. C'a été une bonne fortune pour le Théâtre-Lyrique dont l'époque du déménagement approche.

On a annoncé la retraite de M. Beaumont de l'Opéra-Comique. M. Beaumont dont la direction avait été heureuse, eût été regretté par beaucoup de personnes. Mais cette nouvelle n'est pas confirmée.

La comédie nouvelle de M. Emile Augier, *les Effrontés*, vient d'entrer en répétition au Théâtre-Français; on cite parmi les artistes chargés des principaux rôles: MM. Sanson, Regnier, Provost, Got, Delaunay, Mirecourt, Mesdames Plessy et Riquet. On répète au Vaudeville une pièce en 4 actes de MM. Victor Séjour et Raymond Deslandes; Lafont a été engagé pour le principal rôle.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

LE MONITEUR DE DÉCEMBRE 1860.

MONITEUR

MODES,

rapports divers, description des Toilettes

de la mode nous maintenons en  
 ces vases, retenues seulement du  
 à la base et toutes brodées d'ogives, de r  
 sont celles qui complètent le co  
 ment, et les ceintures qui les acc  
 ment à celles des almées et des buy  
 ces vases soit si bien s'assimiler ce qu  
 autres peuples, qu'il compose main  
 comme une toilette gracieuse pour l  
 en fit. La maison Lhopiteau, une de  
 est la plus actuelle, la plus  
 couleur polie, varie ces ceintures à l  
 s'élevant beaucoup du bas, se ter  
 au milieu d'effilé; dans d'autres, p  
 ces extrémités et creuse dans le m  
 que ce genre d'art. Ces ceintures, ét  
 à l'entre-cu, en avant, une double poi  
 par une rangée de boutons. Elles  
 de l'entre et de jais. Il s'en fait de  
 ces broches de jais. Leurs deux pan  
 ces broches. Beaucoup de ces cein  
 ces vases passent par-dessus l'épaule.  
 ces vases de poche peuvent se mettre sur  
 une en en fait aussi d'assorties à ch  
 qui est une grande élégance. Cet orn  
 ces broches auxquelles on ne fait presqu  
 ces vases de contrat deux de ces cein  
 ces vases de contrat sur deux robes de n  
 ces vases, l'une à bouts arrondis ter  
 ces vases parvi à un seul, et toute brodée  
 ces vases à bouts carrés avec effilé noir et  
 ces vases en biais et de pois paille  
 ces vases l'un est celle des nauvils-br  
 ces vases brodés, et des petites man  
 ces vases, plates et pointues, pour  
 ces vases plates, se remplacent pour mettre  
 ces vases, par un bracelet de ruban pa  
 ces vases il y a quelques années, mais d  
 ces vases un motif semblable à celui d  
 ces vases le piquet. Ces petites parures se  
 ces vases trop pourquo, parures Gari  
 ces vases nouvelles de mademoiselle Pauline  
 ces vases été, chaque robe de nos gr  
 ces vases et contenant une composition spécial